La folie guette-t-elle le combattant?

Autor(en): **Weck, Hervé de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **116 (1976)**

Heft 10

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-650409

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La folie guette-t-elle le combattant ?

Il y a une trentaine d'années, Montherlant écrivait dans *La Rose de sable:* « On ne sait jamais tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut supporter. » Cette constatation qui brille par son optisme ne saurait satisfaire le chef militaire; en effet, celui-ci désirerait savoir comment ses hommes se comporteront lorsqu'ils se trouveront à proximité de l'ennemi, sans qu'il y ait contact, mais seulement des risques plus ou moins grands. L'officier se demande aussi comment ses soldats réagiront sous le feu, et quel sera leur état psychique à l'issue d'un combat, ou après une longue période passée au front. Cet article, qui ne se veut pas exhaustif, cherchera à dégager certaines tendances, et à proposer quelques remèdes susceptibles d'améliorer la santé mentale de la troupe.

Avant de combattre, on risque de perdre la raison, car il y a la peur que la routine n'arrive pas à émousser; elle trouble chacun avant chaque opération. Comme le dit si bien Guy Sajer dans *Le Soldat oublié*, « les minutes sont longues, démesurées, presque immobiles. On essaie de ne plus penser. On y parvient, mais la peur subsiste [1] ». A ce moment, des crises de nerfs peuvent éclater, des hommes ouvriront le feu sans raison valable, et toute la formation risque de les imiter. Il semble difficile de déceler à temps les signes avant-coureurs de ces actes qui peuvent remettre en question le meilleur des plans, et l'on ose se demander si même la menace de sévères punitions sert à quelque chose. Le chef veillera à remarquer toute agitation suspecte, et n'oubliera pas que seule la reprise en main physique effectuée avec à-propos, est susceptible de calmer l'homme en proie à une crise de nerfs.

Les armes d'appui, leurs effets physiques et psychiques

Ces minutes angoissantes, qui précèdent le combat, ne sont rien par rapport aux moments pendant lesquels le feu de l'adversaire s'abat avec un sifflement qui pousse chacun à se dire: « Cette fois-ci, c'est pour moi. » La résistance physiologique de l'individu se montre très vite

[1] Guy Sajer, *Le Soldat oublié*, éd. « Le Livre de poche », N° 2847, p. 545.

insuffisante; un pilonnage prolongé peut provoquer des vomissements. La résistance morale ne saurait pallier indéfiniment cette lacune. Il arrivera peut-être un instant où, malgré une contrainte héroïque, la machine humaine, puis la volonté flancheront, et ce sera la fuite désordonnée.

Certains hommes, terrés dans leur trou, deviendront fous. Guy Sajer raconte qu'un de ses camarades, au cours d'un bombardement d'artillerie, bondit brusquement à sa mitrailleuse, et se mit à tirer comme un forcené vers le ciel que ne sillonnait pourtant aucun avion. Il cite également le cas d'un sergent-major qui commença à rosser un grenadier; celui-ci n'eut aucune réaction et fondit en larmes. Sajer, lui-même, se vit enseveli dans son abri par un obus: « Dans cet instant si proche de la mort, j'eus un accès de terreur qui faillit me faire éclater le cerveau. Emprisonné dans la masse de terre, je me mis à hurler d'une façon anormale. Le simple souvenir de cet instant m'affole encore maintenant .[1]» Pendant la bataille de Normandie, un régiment de Tigres subit un bombardement de trois heures; les hommes se trouvent dans leur char. Dans une seule compagnie, on dénombra un cas de suicide et deux cas de folie qui nécessitèrent un internement [2].

Sous un feu prolongé d'armes lourdes, certains hommes risquent de s'évanouir. Montherlant a noté ses impressions dans des phrases haletantes, qui n'arrivent pourtant qu'imparfaitement à saisir la réalité: « La sensation qu'il n'y a plus une goutte de sang dans votre face. La sensation que votre corps s'est allongé sans mesure, que vos pieds sont à des kilomètres de votre tête. La sensation qu'on se vide par les jambes [3]. »

Il existe pourtant une durée limite de bombardement au-dessus de laquelle le nombre des crises de folie, des évanouissements diminue. Le moral tendrait même à remonter; on dirait que l'organisme des combattants s'habitue à l'enfer. Les experts connaissent ce phénomène, car le maréchal Montgomery déclare dans *Les Opérations en Europe du Corps expéditionnaire allié* que les tirs d'armes d'appui ne doivent pas dépasser un certain temps — qu'il ne précise malheureusement pas — car si l'on ne respectait pas ce principe, les dépenses de munitions deviendraient un gaspillage.

[1] Op. cit., p. 491.
[2] Témoignage d'un ancien cdt cp chars allemand, ds le film *La Bataille de Normandie* (télévision romande, 21 février 1970).
[3] Henry de Montherlant, *Mors et Vita*, éd. La Pléiade, p. 539.

« Seulement, à l'instant où le bombardement cesse, alors l'angoisse vous reprend. Ce silence! Silence monstrueux, hors nature, quelque chose sur quoi on s'appuyait, qui tout d'un coup vous est dérobé (...): le bruit vous protégeait à la façon dont vous protégeait la tranchée. Et une brusque envie de crier, de pleurer [1]. » Voilà le but final de l'artillerie et des armes d'appui à longue portée: elles ont pour mission d'abrutir l'adversaire afin de permettre aux troupes amies de progresser sans trop de pertes. C'est le moment le plus dangereux pour les formations qui viennent de subir le pilonnage, car l'ennemi ne va pas tarder à passer à l'attaque. Il faut donc que tout le monde se reprenne.

Le combat et ses effets immédiats sur la troupe

La guerre ne comporte pas seulement des tirs d'armes lourdes: il y a aussi le combat proprement dit. Ses effets sur la troupe sont multiples, et nous n'en citerons que quelques-uns. Tout d'abord, il faut savoir que la vue des premiers blessés, des premiers morts affecte beaucoup les hommes qui n'ont pas encore reçu le baptême du feu; une sorte de paralysie peut les saisir. D'autre part — nous nous fions au témoignage d'un jeune Américain au Vietnam — lorsqu'on abat pour la première fois un adversaire avec une arme portative, on est pris, peu après, d'un accès de folie plus ou moins long [2]. Le chef militaire fera bien de tenir compte de ce fait avant l'engagement. Il y a surtout la peur, une peur énorme, qui provoque des troubles semblables à ceux que l'on remarque sous un bombardement.

Lorsqu'on essaie de se représenter les conditions du combat, on peut se demander comment les troupes résistent et ne se laissent pas entraîner par la panique. Sajer, malgré son rôle obscur au cours de la campagne allemande de Russie, fournit une réponse intéressante. Selon lui, personne ne peut s'imaginer sa propre fin et se voir gisant mortellement blessé. « Non, c'est arrivé à des milliers d'autres, mais jamais cela ne m'arrivera à moi. » Et chacun, malgré sa peur, se raccroche à cette idée de conservation. On veut bien risquer gros, mais on ne peut croire au pire, sinon on fuit à toutes jambes. [3]

[1] Ibidem, p. 540.
[2] Emission « Temps présent » (télévision romande, 5 décembre 1969).
[3] Guy Sajer, op. cit., p. 273.

Quand l'ennemi survient, le combattant éprouve un sentiment de libération, croyant enfin savoir de quoi il s'agit et, même si les risques sont terrifiants, l'idée d'en avoir bientôt fini l'effleure. Alors, la griserie succède à la peur et pousse les plus calmes à accomplir des actes inattendus. Un besoin de destruction les envahit, même les plaintes des blessés ne les touchent plus; beaucoup paieront de leur vie cet élan brutal et irraisonné. Ce phénomène se remarque surtout au cours d'une attaque; une troupe qui avance est toujours plus apte à l'enthousiasme et réussit de ce fait des prodiges.

Cependant, cette excitation ne dure pas longtemps, et brusquement, l'élan peut s'arrêter: les hommes ont tout à coup l'impression de se trouver nus devant le danger et n'ont plus qu'une idée, se mettre à l'abri.

Les combats peuvent durer des jours; la tension devient alors à peine soutenable, et les pauses semblent encore plus insupportables, car la peur fait à nouveau sentir ses effets. Même les larmes et une crise de nerfs ne soulagent plus, elles ne sont que le prélude à une période de démence difficile à imaginer. A la suite de cette crise, la victime vomira et retombera complètement abrutie. On comprendra sans peine que la tension nerveuse due aux facteurs que nous venons d'évoquer provoque un épuisement qui modifie la psychologie du combattant.

Sous l'effet de la fatigue, l'instinct de conservation disparaît; James Jones évoque ce soldat épuisé qui, au cours d'un assaut, « tourna la tête pour faire signe aux autres de se grouiller et, ce faisant, fit une étrange découverte. Il s'en fichait. Il s'en fichait complètement. L'épuisement, la faim, la soif, la saleté, la peur perpétuelle, (...) tout cela l'avait accablé jusqu'à ces dernières minutes, (...) jusqu'à cet instant où il avait cessé d'être humain. »[1] Cet épuisement ressemble à une paralysie. En cas d'alarme radioactivité, l'homme ne mettra pas son masque à gaz, il ne se servira pas de son arme si l'ennemi se présente devant lui: il vit dans un état d'hébétude. Il est même trop fatigué pour trouver le sommeil et regarde ce qui se passe autour de lui avec la plus totale indifférence. Voilà l'effet le plus déprimant du combat, et le chef se demande avec anxiété ce qu'il doit faire pour « ressusciter » ce ramassis d'hommes sans volonté, sans énergie, semblables à des pantins désarticulés.

[1] *Mourir ou crever*, éd. Stock, p. 259.

La fatigue physique se double très souvent d'une lassitude morale tout aussi dangereuse. En mai 1940, les troupes françaises opérant en Belgique se croient espionnées, suivies par les membres de la cinquième colonne. En moins de quarante-huit heures, certains soldats hantés par cette armée fantôme s'effondrent, encore plus mentalement que physiquement [1].

Les effets à long terme

Pour comprendre les effets sur le combattant d'une longue période passée au front, il faut savoir que celui-ci se voit coupé de son cadre familial et qu'il en souffre consciemment ou inconsciemment. Bien qu'il ait le temps d'écrire chez lui, il ne peut pas dire la vérité; d'ailleurs, ses proches comprendraient-ils toute cette horreur, la durée interminable des jours vécus au contact de l'ennemi? Il y a donc au départ une cause de déséquilibre. D'après certains chiffres américains, le moral tombe à un niveau critique après quatre-vingt trois jours de combat; la cause principale de cette « usure » est le manque de sommeil, le froid et la peur [2]. Une augmentation brusque des pertes risque aussi de provoquer cette désagrégation. Celle-ci se remarque grâce à certains signes: au début d'une campagne, on trouve des volontaires pour toutes les patrouilles, mais, après quelques semaines, l'enthousiasme se refroidit, et l'homme risque moins volontiers sa vie. Il est fatigué de la guerre.

La tension nerveuse due à une longue période de combat, des conditions atmosphériques déplorables, le fait de se trouver dans une région où la population se montre hostile, provoqueront des disputes, voire des rixes entre des hommes qui étaient auparavant les meilleurs amis du monde. Au Vietnam, où les femmes et les enfants participent souvent aux opérations du Viet-Kong, certains GI deviennent fous parce qu'ils ont l'impression que *tout le monde* est l'ennemi [3]. Voilà peut-être une explication des massacres de civils qui défrayèrent naguère l'opinion américaine et mondiale.

Tous les témoins, en tout cas, ont remarqué que, dans des conditions très dures au point de vue moral, on dénombre presque autant de prostrations nerveuses que de blessures. Les soldats tombent dans

[1] Nicole Ollier, *L'Exode*, éd. « J'ai lu leur aventure », p. 198.
[2] Chiffre cité ds Allgemeine Schweizerische Militär Zeitschrift, mai 1960, p. 405.
[3] Emission « Temps présent » (télévision romande, 5 décembre 1969).

l'apathie, et la situation ne s'améliore que lentement lorsqu'on les retire du front. La plupart des hommes mettent deux jours à sortir de leur engourdissement. Le troisième jour, presque tous ont retrouvé leur personnalité [1].

Au cours du siège que les Allemands subirent à Stalingrad, la Wehrmacht déplora un certain nombre de décès apparemment inexplicables: des soldats s'effondraient brusquement, et d'une manière inattendue, à la suite d'un arrêt du cœur. Après autopsie, les médecins découvrirent que ces décès étaient dus à une distension du ventricule, provoquée par une dénutrition avec déficit calorifique grave et épuisement total de l'organisme. A noter que le thermomètre oscillait alors aux alentours de moins trente degrés centigrades.

La peur éprouvée au combat laisse des traces qui peuvent affecter le rendement général et nécessiter dans certains cas des traitements thérapeutiques spéciaux: fatigue générale, irritation, obsessions. Ainsi, dans *Le Soldat oublié*, Sajer, qui fit toute la campagne de Russie, raconte le traumatisme dont il souffrit; pendant un certain temps, il ne put supporter la vue d'une femme nue: « J'éprouve une sorte de malaise. Une sorte de répulsion. Dès qu'un corps se dénude, j'appréhende d'y voir surgir des tripes. Les scènes de la guerre me reviennent à l'esprit. Tous ces corps qui se vident en fumant et en dégageant une odeur nauséabonde ne sont que de vulgaires baudruches .[2] »

Les combats causent quantité de traumatismes chez les militaires et les civils; pourtant, il ne font pas augmenter le nombre des suicides, bien au contraire; devant un désastre à l'échelle universelle, les individus oublient leurs tourments personnels. Ce qui leur inspire cette volonté de survivre, c'est le désir de voir la fin d'une période à laquelle succédera une ère d'espérance et de bonheur. Instinctivement, l'homme accepte de tenir bon jusqu'à la fin de *l'épreuve*. Mais, si le conflit s'achève par la défaite totale d'une nation, le nombre des suicides augmentera d'une manière sensible, car les troupes perdent tout espoir et tout idéal, surtout si l'adversaire exige une capitulation sans conditions.

Si paradoxal que cela paraisse, ce sont les périodes d'accalmie qui semblent les plus dangereuses pour la santé psychique d'une force armée. En France, pendant la « drôle de guerre », les officiers ne savaient

[1] James Jones, op. cit., p. 331.
[2] Op. cit., p. 531.

comment occuper leurs hommes; même sur le front, ils avaient beaucoup de mal à enrayer ce que l'on pourrait presque appeler une épidémie de suicides, due à l'ennui et aux effets de la propagande allemande. Voilà qui prouve à nouveau que le moral de la troupe ne résiste pas à l'inaction.

Et les remèdes?

Le tableau que nous venons de brosser semble bien sombre, mais on peut se demander s'il ne pèche pas encore par excès d'optimisme, bien que certains remèdes existent et puissent être appliqués.

Si le commandement veut éviter une « usure psychique » trop rapide de la troupe qui se trouve au front, il doit persuader le soldat que les efforts qu'on exige de lui ont un but réfléchi et rationnel. L'homme ne se bat vraiment que pour une cause dont il sent l'impérieuse nécessité. André Malraux remarque dans ses *Antimémoires* que les soldats qu'il commandait montraient de la bravoure, « parce qu'ils savaient ce qu'ils défendaient », et Ernest Hemingway évoque un Espagnol de 1936 qui « combattait à présent dans cette guerre, parce qu'elle avait commencé dans un pays qu'il aimait, et parce qu'il croyait à la République et que si elle était détruite, la vie serait impossible pour tous ces gens qui croyaient en elle [1] ».

Pourtant, l'engagement politique du combattant ne semble pas une condition essentielle. Pendant la dernière guerre, l'apolitisme resta la dominante du soldat allemand, mais il faut noter un fort sentiment de dévotion à l'égard du Führer, un phénomène d'identification entre le troupier et le chef suprême, ce qui permit aux soldats de mieux supporter les effets du combat. Remarquons aussi que les hommes résistèrent à des efforts et des tensions nerveuses énormes, parce qu'ils étaient bien intégrés dans les cellules sociales élémentaires de la Wehrmacht.

Lorsque l'esprit de corps est fort dans une unité, seuls les camarades porteurs des mêmes numéros d'épaules peuplent l'univers psychologique du soldat; celui-ci atteint à un équilibre psychique et affectif plus stable, qui l'aide à résister aux horreurs de la guerre. Instinctivement, les vétérans obéissent à cette « loi », eux qui demandent le plus souvent de réintégrer leur ancienne compagnie, après un congé ou une période de convales-

[1] *Pour qui sonne le glas.*

cence. Si l'on ne faisait pas droit à cette demande, leur moral et leur résistance risqueraient de baisser dans une notable mesure [1]. Notons en passant que la camaraderie et, partant, la capacité de supporter les effets du combat sont meilleures dans les unités de front que dans les formations de soutien.

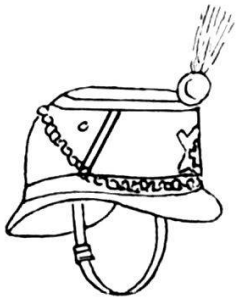
La panique semble la conséquence la plus spectaculaire de la peur. Lorsqu'elle gagne des groupements importants, on ne peut plus stopper le mouvement. Il faut dresser des barrages routiers suffisamment éloignés pour arrêter les fuyards et les diriger vers des cantonnements où on les calmera et les rendra de nouveau aptes à affronter l'ennemi. S'il semble impossible de soigner immédiatement la paralysie du raisonnement due à la panique, des mesures préventives permettront au combattant d'utiliser des réflexes qu'on aura « conditionnés », et qui remplaceront les réflexes primitifs, lorsque la volonté ne pourra plus vaincre la chair. [2] Cette nécessité justifie le drill que beaucoup rejettent, sans trop réfléchir à son utilité.

Comme nous l'avons vu dans le paragraphe consacré aux effets à long terme du combat, la troupe ne passe pas sans danger une longue période d'inaction; l'officier fera donc en sorte d'occuper intelligemment ses hommes. Même s'ils sont prostrés, apathiques à la suite de dures conditions atmosphériques ou d'une attente prolongée avant l'engagement, il ne se gênera pas de faire une inspection de détail; son ordre irritera sans doute les hommes, mais cette mesure les fera sortir de leur engourdissement et leur permettra d'oublier leur peur pendant la préparation de ce contrôle.

Une unité ne saurait rester indéfiniment au front, si l'on veut éviter le risque d'une véritable dissolution du moral. C'est pour cela que les divisions créent, en arrière des lignes, des centres où une compagnie, voire un bataillon peut goûter le plaisir d'un bain, d'un lit confortable et d'un ou deux jours de repos. Ces mesures ne remplacent pas la détente offerte par une permission, mais elles permettent d'atténuer l'usure due aux combats. Un journal de troupe contribue aussi à maintenir la santé psychique des hommes, mais il faut que chacun puisse collaborer à l'élaboration de cette publication.

[1] Eisenhower, *Croisade en Europe*, p. 386.
[2] Revue d'information et de documentation, 7-8/1970, p. 80.

Essai de bilan

Cette modeste étude contient de graves faiblesses; nous avons pleinement conscience qu'il se révèle impossible de disséquer d'une façon objective et exhaustive des phénomènes qui touchent le subconscient et les instincts d'individus placés dans une situation aussi exceptionnelle que la guerre. D'autre part, comme tous les témoins d'un conflit quelconque, nous devons admettre qu'avec nos moyens d'expression, nous ne saurions exprimer d'une manière satisfaisante des sensations, des réactions qui n'obéissent plus à la logique. Une pensée de R. Caillois, dans *Le Vertige de la guerre*, servira à établir un bilan qui ne manquera pas de décevoir: « La guerre possède à un degré éminent le caractère essentiel du sacré. Elle paraît interdire qu'on la considère *avec objectivité*. Elle paralyse l'esprit d'examen. »

Premier-lieutenant Hervé de WECK.